

Les résidus

David Dorais

Numéro 149, avril 2016

Cataclysmes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81211ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dorais, D. (2016). Les résidus. *Moebius*, (149), 63–66.

DAVID DORAIS

Les résidus

Le boulevard Saint-Laurent, d'ordinaire encombré de voitures, était fermé à la circulation ce jour-là. Les commerçants avaient déployé leurs marchandises : vêtements passés de mode, disques compacts d'artistes inconnus (ou trop connus), produits de beauté qui n'embellissent personne, bijoux en plastique, romans sans lecteurs, tous ces trucs qu'on pouvait liquider. Des fumées bleues de viande grillée enveloppaient les fêtards, estompant quelques secondes leurs silhouettes. Les rires jaillissaient de la foule, ça parlait anglais et français, ça buvait du Red Bull, ça s'amusait ferme, un orchestre de cuivres, des jeunes dansaient, le visage en sueur, la chaude brunante de juin, le soleil sur le point de crever comme une bulle de magma.

La joie de la rue reflétait la mienne. Évelyne m'attendait sur la terrasse. Elle allait me sourire, j'allais lui sourire aussi, ce serait de bon ton. Les choses en resteraient là, bien sûr, rien ne devait transparaître. Toujours se tenir sur ses gardes, impossible de savoir qui on croisera sur Saint-Laurent. En public, tout paraissait très convenable entre nous, une conversation innocente au-dessus des verres de vin, mais sous la table un effleurement du bout des doigts ou un frottement de jambes l'une sur l'autre. Il arrivait que l'on prenne prétexte d'un éclat de rire pour se caresser furtivement le bras ou l'épaule. Quelquefois, ces attouchements inoffensifs nous suffisaient. On se quittait en se faisant la bise, besoin de rien de plus. D'autres fois, les regards insistaient de part et d'autre, je lui proposais de la ramener. J'aimais passer une heure ou deux à la cajoler, retrouver le lit aux draps rouges, et la table de chevet garnie de cosmétiques et de la collection de parfums : Stella McCartney, Penhaligon's, Bulgari.

Évelyne et son romantisme... Depuis qu'on s'était avoué notre amour, six mois plus tôt, elle fixait toujours nos rendez-vous au même endroit, le bar de notre premier baiser. C'était moi qui avais dû briser la glace: j'avais bien vu que sa timidité la retenait. Je lui avais caressé la tempe, déclarant que je la trouvais magnifique. Elle avait reculé, frappée d'étonnement: même si j'étais marié? Pas de problème, avais-je répondu, je me gardais un peu de liberté, mon «jardin secret», comme on dit. Alors, elle avait pressé ma main sur sa joue, fermé les yeux et tendu les lèvres pour que je l'embrasse.

Ce soir de juin là, en allant à sa rencontre, je sentais l'envie de l'embrasser encore plus fort que d'habitude.

Le bar avait étendu sa terrasse: les tables et les chaises s'avançaient jusqu'au milieu de la rue. J'ai aperçu Évelyne, éblouissante dans sa robe cache-cœur rouge et avec son magnolia de soie glissé dans le chignon. Une bise sur chaque joue. Nouveau parfum, je ne l'ai pas reconnu. L'échancrure de sa robe laissait voir son soutien-gorge noir bordé de dentelle. Évelyne était arrivée depuis un moment déjà, elle m'a demandé de l'attendre, qu'elle aille à la salle de bains retoucher son maquillage.

Autour de moi, un va-et-vient continu, les tables se remplissaient aussitôt qu'elles se vidaient. J'ai tendu l'oreille aux conversations. Tout le monde parlait de la même nouvelle: une cargaison d'uranium usé transitait par Montréal. Le déchet radioactif était entré au Québec par camion la veille et se trouvait au port avant d'être expédié ailleurs. Ça provenait de la côte est américaine, d'une centrale nucléaire qu'on démantelait. Les États-Unis avaient payé le Canada pour qu'il les débarrasse de la matière toxique. Bien entendu, Ottawa assurait avoir mis en vigueur les plus strictes mesures de sécurité, mais l'inquiétude gagnait la population. La surveillance était-elle suffisante? Si des terroristes s'emparaient de la substance pour fabriquer une bombe sale? Si une catastrophe survenait à Montréal, en plein cœur?

Évelyne est revenue s'asseoir. Je lui ai fait du pied sous la table; elle a reculé les jambes. On s'est mis à bavarder, comment s'était passée sa journée, son nouvel emploi excitant chez un grand éditeur, la chatte à l'appartement

qui miaulait sans cesse et la tenait éveillée toute la nuit, est-ce que j'avais vu les poches sous ses yeux, comme elles ressortaient malgré le maquillage? Je lui ai répondu que non, qu'elle était splendide, et soudain elle m'a pris la main : « Il faut qu'on se parle. »

Aïe.

« Tu sais... Tu es un grand ami, bavarder avec toi, tout ça... Mais je veux... Je veux qu'on cesse de coucher ensemble. Je ne me suis pas pris d'autre amant, rassure-toi. J'ai juste décidé de te laisser tranquille. Je crois que notre relation était une erreur. Tu comprends, n'est-ce pas? »

Pendant qu'elle parlait, elle me souriait tristement et me caressait l'avant-bras. Pour me consoler? M'encourager à dire quelque chose? Mais je n'avais rien à dire, rien.

Elle bougeait à peine, et pourtant c'est comme si elle s'était penchée sur le côté, avait plongé les mains dans son sac besace et en avait retiré un coffret métallique gris plomb, aux parois épaisses, blindées. Comme si elle l'avait posé entre nous et l'avait ouvert, pour révéler un agglomérat de granules noires rayonnant de chaleur. J'ai cru voir Évelyne le sortir, puis le présenter devant mon visage. Et là, j'ai été pris de nausée. Des radiations me pénétraient, me corrompaient la chair, faisaient éclater des tumeurs en moi. Je me suis dégoûté, avarié jusqu'à la moelle.

À partir de ce soir-là, des choses étranges et inquiétantes ont commencé à se produire. Comme sous l'effet d'une chaleur infernale, le temps s'est gauchi, s'est replié sur lui-même et forme désormais une boucle : je remonte continuellement le boulevard Saint-Laurent, toujours le même soir de braderie et de grande fête. Évelyne a-t-elle voulu se moquer de moi en choisissant cette soirée pour notre dernier rendez-vous? Toujours les mêmes pas en direction de la même terrasse, pourtant plus rien là-bas ne m'est destiné.

Mon corps a subi des mutations. Je m'envole tellement je suis devenu léger. Rien ne me retient à terre, il faut que je me démène, juste pour garder contact avec l'asphalte, comme on agite les membres au fond de l'eau pour ne pas être emporté vers la surface. Je fais de longues enjambées accompagnées de gesticulations, je me donne l'impression d'être un imbécile, mais comment autrement éviter de me détacher du sol?

Et cependant personne ne tourne les yeux vers moi. La tête ailleurs, ils avalent une huître suivie d'un *shooter* de vodka, ils s'arrachent leurs écouteurs de iPod pour blaguer, ils applaudissent un slameur improvisé.

Ne voient-ils pas que j'ai été la première victime de l'attentat? Que je me trouvais juste à côté? Que la cible, c'était moi? Je subis les pires effets parce que le cœur, quand il aime, nous ôte toutes nos défenses.

Eux, ils se croient à l'abri des radiations. Mais ils ont été affectés aussi, à leur manière. En faisant mes pas absurdes, de temps à autre je perds l'équilibre, alors je tente de me retenir à l'épaule des badauds, et je leur passe à travers le corps. Peu importe sur qui je m'appuie. Leur substance, désintégrée par le rayonnement! Je le vois clairement, sous un certain angle, dans la lueur du crépuscule: ils sont devenus des enveloppes ténues. Moi seul, je suis resté de chair et de sang. Et je sais qu'Évelyne aussi.

Évelyne, je l'aperçois chaque fois que je reviens au bar, toujours assise à la terrasse. À présent, il n'y a plus personne en face d'elle, pourtant elle remue les lèvres. Elle parle à quelqu'un qui m'est invisible, mais qu'elle voit, et à qui elle caresse tendrement les mains ou les avant-bras. Sur le visage, le sourire triste qu'elle a quand elle parle avec sérieux. Et jamais je ne saurai à qui elle s'adresse: si c'est à un autre homme, ou bien si c'est à moi, dont l'image spectrale s'est imprimée dans ce lieu pour toujours.